



Eclairage de scènes

Jean Chollet

TAMBOURS SUR LA DIGUE

C'est une histoire d'eau qui a servi d'inspiration à Hélène Cixous pour l'écriture de cette "pièce ancienne pour marionnettes jouée par des acteurs", en puisant librement ses sources dans la Chine ancestrale. La fable évoque avec une simplicité un brin didactique, les luttes des gens humbles menacés d'inondation par une rupture de digue programmée par un seigneur et ses sbires, cupides, lâches ou corrompus. Une histoire simple et tragique, fidèle aux thématiques culturelles et politiques du Théâtre du Soleil, qui prend sa dimension et sa force grâce à la mise en scène et au travail des comédiens. En utilisant les acteurs comme des marionnettes mises en mouvement par des manipulateurs gainés de noir, Ariane Mnouchkine trouve une forme originale inspirée du Nô et du Bunraku revisités, et glisse vers une rencontre avec la surmarionnette de Gordon Craig. Eclairant la convention d'une clarté singulière grâce à une lisibilité aigüe jusque dans le détail, la représentation porte un souffle épique et intense ponctué par la musique de Jean-Jacques Lemêtre. Dans le nouvel espace scène/salle conçu par Guy-Claude François, la scénographie trouve une belle cohérence avec la forme et le mouvement dans une esthétique raffinée (avant de basculer dans une magnifique scène finale), réhaussée par les couleurs chatoyantes des costumes et des soies peintes. Magique et fascinant. Un spectacle qui fera date dans la trajectoire du Théâtre du Soleil.

(Théâtre du Soleil - Cartoucherie en alternance avec *Et soudain des nuits d'éveil* à partir du 14/10)

Bretagne 9

LE CHANT DU DIRE DIRE

Quelque part dans un village, vivent trois frères orphelins de parents adoptifs foudroyés un soir d'orage. Ils ont puisé dans leur isolement quasi marginal, une solidarité et une obstination butée qui seront remises en cause jusqu'au chaos, par le retour d'une sœur cadette rendue muette et paralysée après une brève carrière de chanteuse. Telle est l'histoire de la pièce du québécois Daniel Danis (découvert en France avec *Cendres de cailloux* et surtout *Celle-là* en 1995), qui au premier regard semble s'inscrire dans un courant néo-naturaliste auquel la mise en scène d'Alain Françon permet d'échapper. Elle met l'accent sur l'expression d'une écriture dont la sonorité et les vibrations cernent les contours de la psychologie de ce quatuor brûlant (Stéphanie Béghain, Clovis Cornillac, Jérôme Huguet, Gilles Privat), qui donne aux mots une valeur sensorielle et à ce rituel de vie singulier une force évocatrice, en trouvant un écho dans la scénographie en ruptures et en détournements de Jacques Gabel, sous les lumières affinées de Joël Hourbeigt.

(Théâtre National de la Colline).

L'ÉCOLE DES FEMMES

"Jouer une scène c'est d'abord la dire". Cette phrase de Louis Jouvet, semble avoir inspiré Eric Vigner dans sa mise en scène de la pièce de



"Tambours sur la digue" d'Hélène Cixous, mise en scène A. Mnouchkine - Photo Michèle Laurent

Molière. Ou tout au moins en être le point de départ, pour mettre à nu un texte en retrouvant la ponctuation intérieure du langage qui met les corps en mouvement, et introduire sous le couvert de la comédie les cheminements de l'enfance et de l'amour. Débarrassée des clichés qui lui sont souvent accolés, le récit prend sous la conduite sagace et mesurée d'Eric Vigner une intensité renouvelée, notamment par l'éclairage porté sur le personnage d'Arnolphe, amoureux sincère brisé par l'échec de son rêve conjugal, auquel Bruno

Rafaelli magnifique, prête dans son obstination aveugle des accents émouvants. Mais toute la représentation affiche une belle unité, pour traduire les relations et les caractères des personnages dans un monde dominé par les hommes. Avec une interprétation brillante : Johanna Korthals Altès (Agnès), Eric Ruf (Horace), Jean-Claude Drouot (Chrysale), Catherine Samie (Georgette), qui trouvent un équilibre subtil pour échapper à la convention en jouant avec les signes et les métaphores, prolongés dans les oppositions des costumes de Pascale Robin, et le décor de bois clair ajouré à plusieurs niveaux de Claude Chestier ; qui mise aussi sur la transparence dans l'évocation de la maison d'Arnolphe devenue la cage qui retient Agnès. Avec les ponctuations d'un trio musical, voici un Molière dont les tonalités se déploient dans une rencontre métissée passionnante entre la parole et l'écoute.

(Comédie-Française en alternance)

QUELQU'UN VA VENIR

C'est à la découverte importante d'un romancier et dramaturge norvégien, John Fosse, né en 1959, à laquelle nous convie Claude Régy. Cette pièce écrite en 1996, évoque l'évolution des sentiments d'un homme et d'une femme "enfin seuls l'un avec l'autre", confrontés à celui "qui vient", ancien propriétaire de la maison délabrée qu'il ont acquise sur une terre du bout du monde, face à la mer. Voilà le fil conducteur - et réducteur - d'un texte minimaliste, répétitif et sans ponctuation, dont Claude Régy réussit à faire entendre la voix interne. Celle qui ouvre sur les abîmes et les ténèbres des hommes. Elle devient palpable dans une écriture scénique qui trouve sa résonance dans l'espace d'une pureté féconde, ouvrant sur un univers sensoriel, de Daniel Janneteau, baigné des lumières diaphanes de Dominique Bruguière. Cette traversée captivante au royaume des ombres, puise son expression dans les interprétations désincarnées de Valérie Dréville, Martial Di Fonzo Bo et Yann Boudaud, dont les voix, les silences, les corps et les mouvements, traduisent de manière saisissante les ruptures, les rebondissements et les failles douloureuses des âmes et de la pensée. Loin des poncifs dramatiques et psychologiques de la convention théâtrale, Claude Régy poursuit inlassablement avec une exigence teintée d'austérité, une exploration du fond et de la forme de la représentation pour aborder d'autres territoires. Elle répond à une nécessité, dont ce spectacle a valeur d'exemple.

(Nanterre-Amandiers)